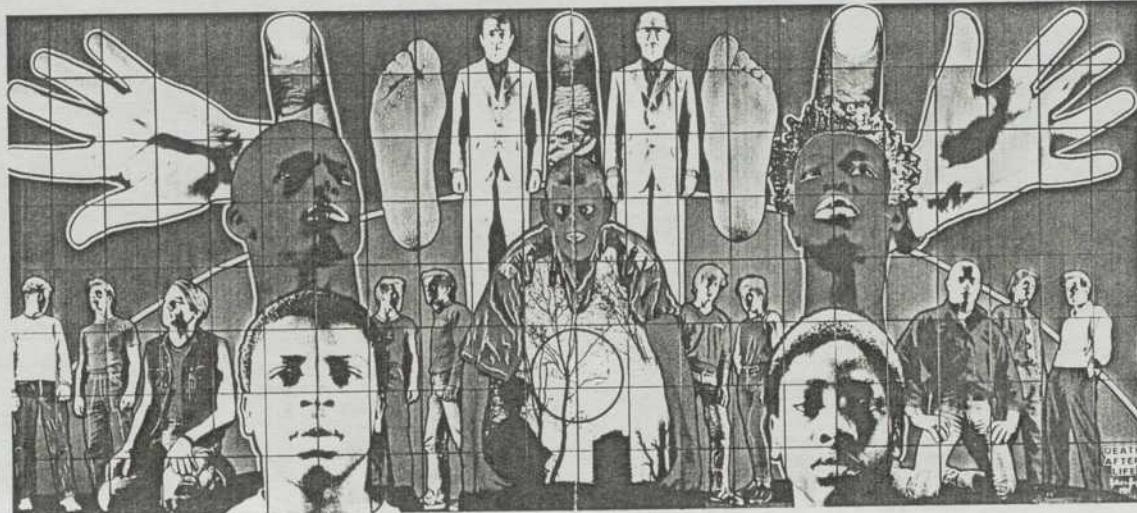


CONNAISSANCE DES ARTS
25, Rue de Ponthieu
75008 PARIS

france



LA NOUVELLE BIENNALE DE PARIS

Par Michael Gibson

Après vingt-cinq années vécues dans l'incertaine hospitalité de divers musées parisiens ou du Parc floral de Vincennes, la Biennale de Paris connaît, ce printemps, une assez glorieuse transformation.

Elle se nomme désormais la « Nouvelle Biennale de Paris » et inaugure de superbes locaux qu'on ne manquera pas de lui envier — la grande Halle aux Bœufs de Baltard qui, déployée comme une large paire d'ailes aux abords de la Porte de Pantin, recouvre une superficie de deux hectares dans le futur Parc de la Villette. Le budget de la Biennale a été augmenté en conséquence, puisque de quatre millions de francs il est passé à seize. Claude Molillard, responsable des arts plastiques au ministère de la Culture, affirmait il y a quelques mois que la Biennale de Paris se devait d'être la rivale de « Documenta », cette entreprise encyclopédique qui, tous les quatre ans, investit la ville de Kassel. Mais la biennale ne sera pas seulement plus riche et ambitieuse qu'elle ne l'était, sa conception elle-même va changer quelque peu : à l'origine elle se voulait une « biennale des jeunes » et n'accueillait que les artistes de moins de trente-cinq ans. Dans la nouvelle formule, le tiers des artistes invités (soit une quarantaine sur cent dix-sept participants) a toujours moins de trente-cinq ans, mais désormais la biennale fait aussi place aux artistes mûrs et aux grands anciens. Elle rend un hommage bien inspiré — mais à présent posthume — à Henri Michaux, en présentant une quarantaine d'œuvres récentes. Elle honore, par ailleurs, des artistes qui, pendant la

longue traversée de l'abstraction, n'avaient cessé d'être figuratifs : Jean Héilon, Evert Lundquist, Co Westerik, Léon Golub et Joseph Czapski. Ce dernier, qui vit en France depuis 1948 et, à 89 ans, poursuit toujours son travail de peintre, est reconnu aujourd'hui comme une des figures marquantes de la culture polonaise actuelle. Ce choix indique bien que la biennale de cette année s'attache à un phénomène qui prend toujours plus d'ampleur. Il s'agit du retour à la figuration, qui se fait sous les aspects les plus variés et qui résulte pour une part de la mode et des artifices de la promotion. C'est ainsi que nous voyons réunis sous cette grande serre de la Villette des œuvres qui se réclament tantôt du « néo-expressionnisme », tantôt de la « peinture moche » ou de la « bad painting », tantôt de la « pittura colta », tantôt des formes qui s'inspirent du graffiti ou de la bande dessinée. Le ton en est le plus souvent celui de l'outrance, teintée de dérision. Un âpre enjouement s'y mêle à une brutalité sans nuances mais non dénuée de gaieté. Il en est aussi de plus subtiles. Quelques noms parmi d'autres : Georg Baselitz, Julian Schnabel, Keith Haring, Hervé di Rosa, Sandro Chia, Robert Combas... « Le vieux est mort, le nouveau n'est pas encore né ». La formule citée par le catalogue mérite d'être retenue. Cet art qui germe aujourd'hui un peu partout dans le monde industriel a bien peu de prétention, alors même que les artistes peuvent en avoir parfois. Il se présente sous des formes tapageuses et pourtant paradoxalement « modestes ». Cette modestie ne se reconnaît certes pas dans leurs dimensions — elles sont parfois immenses : toute une série d'œuvres s'étale sur huit ou neuf

mètres de largeur — elles sont de Jan Voss, Georg Baselitz, Hervé di Rosa, Gilbert and George (ill. : « Death after Life », 1984), Mimmo Paladino et d'autres. Mais sous leurs extérieurs parfois crâneurs, le culot agressif qui caractérise certains et les proportions faites pour remplir l'immensité de la grande halle, elles reflètent surtout des incertitudes, esthétiques aussi bien qu'humaines, exprimées par les divers degrés de la violence, la dérision, l'ironie, l'enjouement et l'allusion ou encore par l'attachante démarche d'un Voss.

A côté de toutes ces œuvres de figuration pas toujours « sauvage » on retrouve également des pièces non figuratives (s'échelonnant entre Antoni Tapiès et Ulrich Rückriem). En outre, nombre de grandes œuvres ont été créées sur place : les Poirier ont réalisé une « Méduse », Daniel Buren une pyramide renversée de dix mètres de hauteur (en toile rayée, bien entendu), Jörg Immendorf a déplacé les dix tonnes de sa « Brandenburger Tor » et Jean Tinguely la masse de sa « Formule 1 »... La section architecture s'attache cette fois à un aspect un peu négligé des représentations architecturales : l'intérieur des constructions que l'usage se contente de montrer de l'extérieur.

Une importante section musicale présente des œuvres contemporaines : « Orfeo 2 » de Luciano Berio, « La conférence des oiseaux » de Michael Levinas, des « espaces sonores » (John Cage, Takis, Zev) et des concerts de musique répétitive. Un aspect non négligeable de la culture, enfin, est défendu par André Daguin, chef de cuisine à l'Hôtel de France à Auch, qui tient un restaurant dans les lieux pendant la durée de la biennale. □

Michael Gibson est critique d'art de l'International Herald Tribune.